**Zeitschrift:** Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

**Herausgeber:** Société fribourgeoise d'éducation

**Band:** 10 (1881)

**Heft:** (7)

**Rubrik:** Troisième rapport

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 26.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

8° L'économie domestique et la santé seront souvent la conséquence de la bonne tenue d'un jardin potager.

9° La culture du jardin peut faciliter aux parents la surveillance de leurs enfants.

10° Il serait à désirer qu'un petit traité élémentaire d'horticulture et de botanique fût mis à la disposition des institutrices. C. Duc.

---

# TROISIÈME RAPPORT

*Question. Quels moyens les instituteurs peuvent-ils employer pour réagir contre l'émigration des campagnards dans les villes et faire aimer les occupations agricoles ?*

Nous ne nous arrêterons pas à démontrer la haute importance de la question qui a été soumise à notre examen. Le grand nombre des instituteurs, qui ont bien voulu nous prêter pour ce travail le généreux concours de leur zèle et de leur expérience, prouve assez que le corps enseignant fribourgeois est pénétré de la grandeur du mal que nous combattons, et qu'il est disposé à user de toute son influence pour atténuer le fléau de l'émigration.

Les mémoires qui nous sont parvenus et dont la plupart ont acquis à leurs auteurs, nos plus vives sympathies et notre reconnaissance, sont dus à MM. Corpataux, instituteur à Farvagny, Jonin et Grossrieder, à Fribourg, Bossens, à Estavayer-le-Gibloux, Chappuis, à Magnedens, Joye, à Neyruz, Bovet, à Ecuvillens, Jenny, à Arconciel, Gremaud, à Villarlod, Mossu, à Treyvaux, Grand, à Rossens, Jolion, à Autigny, Blanc-Dupond, à Fribourg, Dessarzin, à Surpierre, Guissler, à Prévondavaux, Vollery, à Murist, Vollery, à Nuvilly, Curti, à Rueyres, Collaud, à Lentigny, Grandjean, à Villars-sur-Glâne, Hirt, à La-Corbaz, Bondallaz, à Romont, Bæriswyl, à Chapelle-Gillarens, Tinguely, à Ursy, Chassot, à Chavannes-sous-Orsonnens, Magne, à Montet (Glâne), Grand, à Auboranges, Demierres, à Mézières, Jaquier, à Promasens, Gremaud, à Rueyres-Treyfayes, et Thorimbert, à Attalens. Nous avons reçu en outre trois compositions anonymes.

Ces travaux traitent sous divers points de vue la thèse très complexe de l'émigration. Nous essayerons d'en résumer les idées principales en réservant toutefois une place à nos observations, lorsqu'elles nous paraîtront nécessaires pour compléter la pensée de nos collaborateurs.

Le plan suivant que nous adopterons nous a paru résulter de la nature de notre sujet.

I. Causes de l'émigration.
II. Importance de l'agriculture et funestes conséquences de l'émigration.
III. Moyens que peut employer l'instituteur pour combattre l'émigration et faire aimer les occupations agricoles.
IV. Conclusions.

## I. Causes de l'émigration.

Il paraît résulter du dernier recensement qu'environ 4000 fribourgeois ont quitté leur patrie dans l'espace des dix dernières années, et il est

à présumer que les $^{9}/_{10}$ de ces émigrés ont abandonné les occupations agricoles pour s'établir dans des villes. L'énergique éloquence de ces chiffres est certes bien propre à exciter nos alarmes sur l'avenir de notre pays, surtout si nous considérons les causes auxquelles semblent se rattacher la plupart de ces émigrations.

Placé au point de vue exclusivement cantonal, nous ne passerons pas ici en revue les causes politiques et matérielles qui, à certaines époques, ont déterminé des émigrations considérables dans divers pays de l'Europe ; nous ne nous étendrons pas davantage sur certaines causes accidentelles qui ne peuvent produire que des effets isolés et peu appréciables. Mais il est un autre genre de causes qui, tenant plus particulièrement à une disposition des esprits, revêtent un caractère d'opiniâtreté qui nous afflige.

Parmi ces dernières qui doivent fixer toute notre attention, nous citerons en premier lieu, le déplorable relâchement des liens de la famille. En effet, les esprits sérieux qui comparent la famille d'autrefois, ou si l'on veut la famille chrétienne à la famille de nos jours, sont frappés de la déchéance où nous a jetés le relâchement des mœurs.

Autrefois, les époux vivaient généralement dans la concorde, la paix, et le bonheur et constituaient une base solide pour la famille naissante. Ils étaient jusqu'à la mort l'objet de la vénération de leurs enfants à qui ils avaient légué, avec l'amour du foyer domestique, le précieux héritage d'une éducation chrétienne. La postérité dans laquelle ils se voyaient renaître était l'expression vivante de ces belles paroles du Livre sacré : « Vos enfants seront autour de votre table comme de jeunes plants d'oliviers. »

Maintenant, au contraire, que voyons-nous ? Trop souvent, hélas ! l'affreux spectacle des dissensions intimes vient profaner dès le début le sanctuaire de la famille et abreuver d'amertume deux cœurs qui cependant s'étaient juré un amour inviolable. Loin de se fixer, l'aveugle passion qui les avait unis erre déjà à la poursuite de nouveaux plaisirs. Il reste en présence deux êtres trop souvent pleins de défiance et d'aversion mutuelles qui, pourtant, devront travailler d'un commun accord à l'éducation de leurs enfants, sous peine de voir crouler tout l'édifice.

Mais, que disons-nous ? Est-il possible que ceux-là mêmes qui ont violé les engagements les plus solennels aient conscience de ce qu'ils doivent à leur famille ? La raison et l'expérience répondent ici pour nous.

Si nous voulons nous faire une idée plus précise de ce qu'est aujourd'hui la famille, pénétrons un dimanche dans la demeure de quelque voisin. Nous pourrions nous attendre à voir les enfants autour de leurs parents goûter avec délice les joies intimes du foyer domestique. Erreur ! Des murs glacés, voilà les seuls objets qui s'offrent à nos regards étonnés, comme pour nous peindre les sentiments mutuels des membres de cette famille.

Le père, qui devrait tout animer par son exemple, tout prévoir et tout diriger, semble abandonner au hasard ces jeunes êtres qui bientôt cependant décideront de son bonheur ou de son malheur, suivant l'impulsion qu'il aura donnée à leur cœur.

Souvent, après avoir brisé le lien des affections les plus légitimes et foulé aux pieds les droits de sa famille, il s'est choisi une société conforme à ses goûts et à ses passions. Et l'auberge, cet écueil social où viennent s'anéantir tant d'espérances, où vient s'ensevelir le bonheur de tant de familles, est devenue son école et son chantier.

Mais au moins, la mère comprend-elle la mission sublime dont Dieu

l'a revêtue et le rôle important qu'elle doit jouer dans la famille? Sait-elle qu'elle tient en ses mains la joie, le bonheur et l'avenir de ses chers enfants, que ses sentiments seront les leurs, ses pensées leurs pensées, qu'en un mot ils s'identifieront à elle?

A-t-elle jamais médité combien dès lors il lui est nécessaire d'être un modèle de toutes les vertus? Hélas! la plupart paraissent l'avoir oublié ou plutôt n'y avoir jamais pensé. S'agit-il, en effet, d'assister au bal, à la promenade? Quel empressement et surtout quel temps on consacre à sa toilette! On veut être mise à la dernière mode, avoir une tournure élégante et, par mille excentricités, captiver l'attention.

S'agit-il, au contraire, d'exercer sur ses enfants une salutaire vigilance, de leur inspirer le goût du bien, du beau, l'amour du toit paternel, le sentiment du devoir? Quelle apathie alors, quelle indifférence pour ne rien dire de plus!

Nous venons de le voir, la famille est constituée dans les conditions les plus tristes. La charité chrétienne, qui devrait en unir tous les membres comme le ciment relie entre elles, les pierres d'un édifice, fait défaut. Voilà pourquoi le vent de la discorde et des dissensions y a pénétré. Les enfants dont le cœur ne s'est jamais dilaté, dont les lèvres ne se sont ouvertes au foyer domestique que pour exprimer la souffrance, cherchent ailleurs les joies que la famille leur refusait. En s'éloignant, ils semblaient redire à leurs parents ces paroles du roi prophète: « Si le Seigneur ne bâtit lui-même la maison, c'est en vain que travaillent ceux qui la construisent. »

Mais conclurons-nous de ce qui précède que les parents n'aiment pas leurs enfants? Loin de nous la pensée de leur infliger un tel reproche, ce serait leur faire une injure toute gratuite. Cependant nous constatons avec douleur que l'affection des parents est exclusivement mondaine. Ils s'habituent trop facilement à ne voir dans l'enfant que sa nature physique et à se persuader que tout est fait, lorsqu'ils ont pourvu honorablement à l'entretien de leur famille.

C'est beaucoup, leur dirons-nous, mais certes ce n'est pas tout. Tenez-vous donc pour rien les nobles facultés morales et intellectuelles qui seules constituent toute la dignité humaine?

Oui, l'éducation des enfants est négligée. On dirait même, à voir les obstacles qu'opposent certains parents à l'action moralisatrice du prêtre et de l'instituteur, que les convictions religieuses sont inconciliables avec l'habileté dans les affaires, la prospérité et le bonheur des familles. Oh aveuglement!

L'éminent magistrat dont la perte a jeté naguère le deuil et la consternation dans notre canton et qui, il y a un an, en pareille circonstance, témoignait, par sa présence à notre réunion de Romont, de son dévouement à notre association, n'a-t-il pas allié la fermeté inébranlable des principes chrétiens avec l'habileté et la finesse de l'homme d'Etat?

Cette absence si regrettable d'éducation religieuse a plus de connexité qu'on ne saurait le croire avec la plaie sociale qui fait l'objet de ce rapport.

La loyauté, la candeur, la simplicité des mœurs et l'attachement à la religion ont de tout temps caractérisé les habitants des campagnes. Ces vertus semblent si bien s'identifier avec l'amour du sol et la fixité du domicile qu'un paysan de mœurs déréglées, impie et néanmoins attaché à la terre de ses pères nous paraîtrait une contradiction. Aussi regardons-nous comme des agents dangereux d'émigration ceux qui, par leurs discours ou leurs écrits, cherchent à ravir à nos populations rurales la foi de nos ancêtres.

Si la culture du cœur et de l'intelligence n'a plus dans la famille la place que devrait lui assigner son importance décisive sur les destinées de l'homme, on ne peut pas en inférer cependant que les parents en général soient hostiles à l'éducation chrétienne. Cette négligence est plutôt l'effet de l'irréflexion incurable d'un grand nombre.

Nous abordons ainsi la seconde cause.

Pour peu que l'on observe l'excessive légèreté avec laquelle parlent et agissent la plupart des hommes de notre temps, on ne tarde pas à se convaincre que la réflexion et le jugement ne sont pas leurs qualités dominantes.

Il en est qui, ne sachant pas régler leurs dépenses sur leurs recettes courent insensiblement à une ruine certaine. Enrayer la marche fatale pendant qu'il en est temps encore, serait prudence. Mais ils n'en ont nul souci, car le présent seul les préoccupe. Puis, lorsqu'au bout de quelques années, le gouffre se montre à eux dans sa hideuse et inflexible réalité, ils s'écrient : Nous n'y avons pas pensé. Ils disent vrai.

D'autres, poussés par une aveugle cupidité, intentent à leur voisin un procès long et ruineux pour revendiquer un prétendu droit qu'ils n'ont jamais pu, il est vrai, bien définir, et qui n'existe au fond que dans leur imagination. Lorsque enfin les coûteux débats leur ont prouvé l'inanité de leurs prétentions, ils se disent tout confus : Nous n'y avons pas assez réfléchi.

D'autres encore se lancent inconsidérément dans les entreprises les plus chanceuses, mettant ainsi en péril une fortune péniblement amassée par de longues années de labeurs. Le succès ne répond-il pas à leurs brillantes illusions, trop tard ils se disent : Nous nous sommes trompés ; nous n'avons pas considéré la chose sous toutes ses faces.

Et qui dira le nombre de ceux qui, pour s'être engagés à la légère dans un mariage mal assorti, voudraient, au bout de six mois, briser les chaînes qu'ils se sont forgées pour la vie ?

Enfin nous ne craignons pas de nous tromper en affirmant que jamais les hommes en général n'ont été plus sottement crédules qu'en ces temps d'incrédulité religieuse. On rejette les mystères et on admet l'absurde ; on juge de tout au point de vue de son égoïsme et de ses passions. Il n'est peut-être pas moins vrai de dire qu'en aucun temps les hommes n'ont été moins libres qu'à notre temps d'émancipation. Nous voulons parler de la liberté de la raison et de la conscience, de cette liberté qui accompagnait les martyrs aux arènes et leur faisait braver toutes les menaces et toutes les persécutions.

Etant donnée cette disposition des esprits à admettre sans examen les contre-vérités les plus révoltantes et à juger de tout superficiellement, nous nous expliquons non seulement l'émigration sans but, mais la plupart des maux qui assiègent la société à notre époque. Nous comprenons l'influence délétère que la presse impie exerce aujourd'hui dans le monde, et nous nous effrayons à la pensée que le suffrage universel peut n'être, grâce à cette légèreté, qu'une machine de guerre entre les mains de quelques ambitieux.

Puisque l'irréflexion, qui est un indice de l'affaiblissement des facultés pensantes, est une des causes premières de l'émigration, il nous importe beaucoup d'en rechercher l'origine.

Ce défaut est trop général pour que nous n'y voyions pas un vice d'éducation. Ici donc l'école doit entrer en cause et assumer une part de responsabilité.

On a trop oublié peut-être que le but principal de l'enseignement élémentaire n'est point de faire acquérir à l'enfant des connaissances

et de développer les talents, mais d'accroître les forces de son intelligence, de sa raison et de son cœur.

Souvent l'école, en vue d'obtenir plus rapidement des résultats visibles, mais éphémères, s'est bornée à confier à la mémoire de l'enfant des formules toutes faites, sans qu'il en soit résulté aucun profit pour le développement de son intelligence. Les facultés morales, intellectuelles et physiques que l'enfant possède en germe, ne peuvent se développer et se fortifier que par l'exercice, ce que d'ailleurs nous pouvons constater tous les jours dans l'organisme physique. Or la formule que l'élève reçoit de confiance n'est pas pour lui un exercice puisqu'il ne l'a pas trouvée ni composée lui-même. Donc elle est nulle au point de vue éducatif. Nous ajouterons même qu'elle est nuisible en ce qu'elle habitue peu à peu l'élève à se payer de mots et à se dispenser de la réflexion.

Ainsi, les matières d'enseignement ne doivent pas être le but essentiel, mais plutôt des moyens d'exercer de bonne heure l'attention, l'esprit d'observation, la mémoire, puis plus tard, le jugement et le raisonnement.

Voilà, à coup sûr, l'unique moyen de diminuer le nombre des discoureurs superficiels et présomptueux qui sont la plaie de notre époque et nous font regretter des temps déjà loin de nous, où il n'y avait que des hommes de bon sens.

Quelles sont maintenant pour la vie quelques-unes des conséquences de l'inattention dont l'enfant contracte si souvent l'habitude sur les bancs de l'école? Bossuet nous l'apprend dans ces paroles pleines de sagesse qu'il adressait à son élève, le fils de Louis XIV : « Ne croyez pas, dit-il, Monseigneur, qu'on vous reprenne si sévèrement, pendant vos études, pour avoir simplement violé les règles de la grammaire en composant. Il est sans doute honteux à un prince, qui doit avoir de l'ordre en tout, de tomber en de telles fautes ; mais nous regardons plus haut quand nous en sommes si fâchés : car nous ne blâmons pas tant la faute elle-même que le défaut d'attention qui en est la cause. Ce défaut d'attention vous fait maintenant confondre l'ordre des paroles ; mais si nous laissons vieillir et fortifier cette mauvaise habitude, quand vous viendrez à manier non plus les paroles, mais les choses mêmes, vous en troublerez tout l'ordre. Vous parlez maintenant contre les lois de la grammaire : alors vous mépriserez les préceptes de la raison. Maintenant vous placez mal les paroles, alors vous placerez mal les choses ; vous récompenserez au lieu de punir ; vous punirez quand il faudra récompenser ; enfin, vous ferez tout sans ordre, si vous ne vous accoutumez dès votre enfance à tenir votre esprit attentif, à régler ses mouvements vagues et incertains et à penser sérieusement en vous-même à ce que vous avez à faire ? »

Ne pourrions-nous pas avec autant de raison reprocher à nos jeunes gens d'intervertir tout ordre et de placer mal les choses, quand ils font consister leur bonheur à vivre au sein des cités, afin de s'y livrer à des occupations pour lesquelles ils n'ont pas les aptitudes suffisantes.

Ce vice de l'école n'est malheureusement pas imaginaire. Ceux à qui a été réservée la cruelle humiliation d'assister à nos examens de recrues ont pu constater que les facultés pensantes de nos jeunes gens trahissent bien souvent leur bonne volonté.

Loin de s'assimiler à eux, la science de mémoire dont l'école les avait dotés s'est bientôt évanouie, et leur intelligence, dépourvue de spontanéité par le fait d'une inaction habituelle, a été absolument impuissante à combler les lacunes et à réparer les vides. Voilà comment leur esprit est devenu à peu près table rase.

Ayant traité trop longuement, peut-être, cette première partie, nous devons nous résumer avant d'aborder d'autres causes d'un ordre secondaire.

Selon nous donc, l'émigration inconsidérée est due premièrement à la désorganisation de la famille, laquelle est une conséquence de l'affaiblissement de l'esprit chrétien ; secondement, au défaut incurable de réflexion, fruit de l'inapplication des principes rationels sur lesquels doit reposer l'éducation élémentaire.

Grâce encore à ce travers d'esprit qui fait juger de tout par les apparences, un grand nombre de campagnards se persuadent que les citadins vivent dans une oisiveté continuelle ; car ils ne considèrent comme travail que les occupations champêtres. Pour eux, les inquiétudes commerciales, les travaux de bureau, d'atelier ne comptent pas, et les charges administratives sont de véritables sinécures. Il n'est donc pas étonnant de voir affluer vers la ville, comme dans un lieu de refuge, tant de jeunes gens à qui paraît surannée cette loi imposée jadis à notre premier père : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. »

Ainsi, pour beaucoup, la paresse, doublée d'un funeste préjugé, tient lieu de vocation et d'aptitudes pour les carrières industrielles, commerciales et autres professions tout aussi étrangères à nos agriculteurs.

M. Corpataux signale enfin la facilité des communications, la diminution des frais de voyage, le manque d'ordre et d'économie, l'amour du luxe et des plaisirs, les procès et les faillites, l'élévation considérable des fermages, le dédain qu'affecte le citadin pour le paysan, comme autant de causes d'émigration. Nous nous rangeons à cette manière de voir, en faisant observer toutefois que la plupart de ces causes ne sont elles-mêmes que des effets de celles que nous avons étudiées.

Comment jugerons-nous encore les milliers d'établissements publics qui pullulent dans notre pays, jadis si prospère ? On ne peut douter qu'ils aient aggravé considérablement le malaise social actuel, car toute source de démoralisation et d'appauvrissement est en même temps une cause d'émigration.

Nous regrettons que M. Gremaud, entre autres, n'ait pas cru devoir rechercher les causes de l'émigration ; l'ensemble de son travail nous convainc qu'il aurait pu nous apporter pour cette partie de notre rapport une riche moisson d'idées.

## II. Importance de l'agriculture et déplorables conséquences de l'émigration

La terre, on l'a dit avec raison, est la mère nourricière de tous les hommes. Mais les produits qu'elle nous livre doivent être arrachés de son sein au prix de bien des labeurs ; car, abandonnée à elle-même, elle ne suffirait pas à la subsistance des peuples. D'où il suit que l'agriculture, aussi ancienne que le monde, est l'art le plus indispensable à l'existence des sociétés. « Dès la plus haute antiquité, dit M. Gremaud, tous les peuples ont honoré, encouragé l'agriculture et se sont efforcés de la faire progresser. De grandes récompenses ont été décernés chez les anciens à ceux qui s'illustraient dans cet art. Plus d'une fois, on a vu chez eux des hommes passer de la charrue au faîte des grandeurs. Plusieurs ont remporté des victoires, mérité des triomphes, gouverné des empires, et sont retournés ensuite couverts de gloire à cette même charrue que la confiance de leurs concitoyens les avait forcés d'abandonner.

« L'histoire, poursuit le même auteur, nous montre Cincinnatus, le plus vertueux des Romains, occupé à labourer son champ, lorsque le Sénat vint lui annoncer qu'il avait été désigné pour prendre en mains les rênes de l'Etat.

« Plus près de nous, les chroniqueurs de Charlemagne, nous représentent ce grand empereur, s'occupant lui-même de ses terres et de ses jardins et veillant avec sollicitude à ce qu'ils fussent bien cultivés. »

Si la terre ne nous fournit pas spontanément ce dont nous avons besoin et que ses productions soient, dans une certaine mesure, en rapport avec le nombre de ceux qui y concourent, on peut affirmer que plus nos campagnes seront peuplées, plus aussi elles seront riches et fertiles. Or, l'émigration dans les villes a pour résultat incontestable d'enlever à l'agriculture des forces utiles et de diminuer d'autant la production ou la richesse sociale ; elle est donc une cause de ruine.

Aussi longtemps que la production surpasse ou égale la consommation, le bien-être s'accroît ou se maintient. Mais l'équilibre vient-il à se rompre par un excès de consommation, le pays court dès ce moment à la ruine. Tel est le phénomène auquel nous assistons. Nous voyons d'un côté une diminution progressive des produits, due principalement à l'émigration ; de l'autre, un surcroît de dépenses, résultant surtout de l'échange des mœurs simples de la campagne contre les habitudes luxueuses des villes.

Le renchérissement considérable de la main d'œuvre provenant de la pénurie d'ouvriers engage un grand nombre de famille à se priver du personnel nécessaire à la culture de leur domaine. « C'est alors, dit M. Blanc-Dupond, qu'on voit la femme et les enfants eux-mêmes jouer un rôle dans l'exploitation, au grand détriment de leur santé et de leur instruction. »

Certaines cultures très rénumératrices, mais demandant beaucoup de soins ne peuvent, grâce à la rareté des travailleurs, prendre l'extension qu'elles devraient avoir. Nous citerons, entre autres, la culture du tabac, du chanvre, de la pomme de terre, des plantes potagères et la plantation des arbres fruitiers.

Si les bras étaient plus nombreux, combien de petites industries que l'on exercerait simultanément avec les travaux des champs ne verrait-on pas s'établir dans les villages et y amèneraient l'aisance et le bien-être ! Que de dépenses supprimées, si nos campagnards pouvaient eux-mêmes fabriquer tous les instruments dont ils ont besoin ; s'ils pouvaient eux-mêmes confectionner dans leurs familles la toile et les étoffes qui leur sont nécessaires ! Que de ressources pour les ménages, si les arbres fruitiers occupaient toutes les places laissées incultes, si chaque maison avait son rucher et si la culture des jardins était mieux entendue !

Examinons maintenant quelles sont pour les émigrés en général, les suites déplorables de la désertion des campagnes.

Privés des sages conseils de leurs parents et abandonnés tout à coup à leur inexpérience, la plupart de ceux qui ont quitté leur village, succombent dès le début aux milles séductions qui les entourent. La facilité où ils sont de se procurer des jouissances éveille en eux de nouveaux besoins que l'habitude fait bientôt grandir et dont l'intensité augmente en raison de l'affaiblissement moral.

Quels que soient alors leurs gages ou leurs bénéfices, il leur est quelquefois bien difficile de les équilibrer avec les exigences de la situation nouvelle. Et si l'on a dit, avec raison, que l'homme pauvre n'est pas celui qui a peu, mais plutôt celui qui a beaucoup de besoins,

il est certain que, malgré leur toilette élégante et leurs prétentions, ces citadins d'un jour sont plus dignes de compassion que d'envie.

Aussi n'est-il pas acquis à l'expériences que dès qu'une grève ou une stagnation des affaires vient à se faire sentir, des centaines d'indigents vont grever d'une manière inquiétante le budget des sociétés de bienfaisance ?

D'ailleurs les statistiques nous fournissent à cet égard des données qui nous dispensent de tout commentaire. Nous y trouvons entre autres que, pendant la seule année de 1878, 318,000 francs ont été distribués en secours aux Suisses à l'étranger.

Si nos jeunes gens étaient accessibles à la persuasion, il nous suffirait de mettre ces chiffres sous leurs yeux. et notre cause serait gagnée.

Enfin deux mots résument les conséquences de la dépopulation des campagnes : pour le pays, c'est l'appauvrissement ; pour les émigrés en général, c'est la démoralisation avec son cortège inséparable de maux.

### III. Moyens que peut employer l'instituteur pour combattre l'émigration et faire aimer les occupations agricoles

Puisque c'est dans la décadence des mœurs domestiques et l'affaiblissement de la foi dans la famille que nous avons trouvé les premiers germes du mal, c'est là aussi qu'il convient d'appliquer d'abord le remède.

Mais quels seront nos moyens d'action dans cette grande et noble tâche.

Considérons ici la conduite des impies. Partout où ils sont parvenus au faîte du pouvoir, leur premier souci est de s'emparer de l'école pour y inoculer leur esprit. C'est là que, conformément aux programmes officiels, ils distillent chaque jour dans les jeunes intelligences le poison de l'erreur et de l'impiété.

Ne les a t-on pas vus naguère, fidèles à leur œuvre de destruction, proscrire de la France les Congrégations religieuses, parce qu'elles enseignaient la vertu par la parole et par l'exemple ?

Ne les a-t-on pas vus, comme autrefois de fanatiques iconoclastes, bannir de l'école, dans des circonstances que nous n'osons rappeler, l'image même du Christ, signe sacré du chrétien ?

Ne les a-t-on pas vus, ce qui est plus triste encore, couvrir tant de ruines du masque fictif de la légalité, comme pour opérer le désordre avec une apparence d'ordre, et ne pas livrer au hasard l'œuvre de Satan ?

Ainsi leur but se révèle clairement. Ils veulent la perversion de la famille et de la société par l'école. Tel n'est pas notre programme à nous, instituteurs chrétiens. Nous voulons non déchristianiser l'enfance, mais régénérer la famille et la société par l'école.

Et dans ce but, il faut que cette même religion qui, il y a dix-huit siècles, renouvelait la face du monde, soit la base et le couronnement de notre enseignement. Ne nous bornons pas à l'exposition théorique de sa doctrine, mais exigeons qu'elle règne dans l'école par son esprit et sa charité. Car il ne suffit pas que l'élève puisse définir correctement la vertu, mais il faut qu'elle soit dans son cœur et dans tous ses actes.

Pour faciliter son œuvre néfaste, la révolution proscrit avec mépris les symboles religieux que la foi avait élevés dans les écoles. Eh bien ! nous, dont le but est tout autre, plaçons le crucifix sous les yeux de nos élèves, afin qu'ils y apprennent que là est la source de la vraie science.

Les partisans de l'athéisme ont interdit au prêtre l'entrée de l'école; nous, au contraire, accueillons-le avec reconnaissance : il tient du ciel même son brevet de capacité, car c'est à lui que Jésus-Christ a dit : « Enseignez toutes les nations. »

Ainsi la religion pénétrera peu à peu dans la famille pour y exercer, comme autrefois son influence salutaire. Elle apprendra aux parents à garder fidèlement le dépôt que Dieu leur a confié. Aux enfants, elle enseignera la soumission et l'obéissance qui sont le fondement des devoirs sociaux. Pour tous, elle sera un guide dans les circonstances difficiles, une force dans les dangers et une consolation dans l'adversité. Elle attachera le pied du laboureur à la terre de ses pères, en allégeant ses travaux et en répandant dans son âme le baume de l'espérance chrétienne. Enfin, elle fera renaître dans la famille, l'union, la paix et le bonheur.

Alors, mais alors seulement, tous les problèmes sociaux seront résolus.

Nous ne pouvons pas nous le dissimuler, la tâche est ardue, car, s'il est facile de démolir, il est ardu d'édifier. Mais comptons sur le secours de Dieu dont nous accomplissons l'œuvre, et soyons persuadés que la victoire finale nous appartient.

Nous avons signalé le défaut de jugement et l'affaiblissement des facultés intellectuelles comme l'une des causes éloignées d'émigration, et une source féconde en déceptions de tout genre. Essayons maintenant de démontrer comment l'enseignement primaire que nous avons mis en cause a pu concourir à ce fâcheux résultat, afin que nous puissions plus sûrement y remédier.

Le Père Girard a émis ce principe pédagogique qu'on aurait dû graver en lettres d'or dans toutes nos salles d'écoles : « Les mots pour les pensées et les pensées pour le cœur et la vie. » D'après cette loi les idées acquises par l'intuition doivent précéder les mots qui n'en sont que la représentation vocale ou graphique. Les mots pour les pensées : voilà l'ordre de la nature; voyons si c'est celui de l'ancienne école. Là, l'enfant est placé dès le jour même de son admission, devant le traditionel abécédaire ; il y passe la moitié de son temps à répéter des sons et des mots inintelligibles et à s'ennuyer. Il apprend à lire avant d'apprendre à penser. On voudrait qu'il parlât et il n'a point d'idées. Aussitôt qu'il est parvenu à la lecture, Larousse ou Larive est devenu son *vade mecum*. Il y étudie à la lettre la définition du nom, la distinction des genres, la concordance des temps et cent autres choses excellentes en elles-mêmes, il est vrai, mais qui ne sont qu'un vain luxe pour celui qui ne sait pas les comprendre et les utiliser.

Mais à quoi bon poursuivre encore l'élève à travers les voies routinières de l'ancienne école ? N'est-il pas constaté que plus d'une fois au jour de son émancipation, il ne connaît pas l'a b c de l'art si important de penser.

Et cependant, si nous considérons que nos pensées, nos paroles et nos actions se tiennent indissolublement, nous voyons que l'art de penser est en même temps l'art de bien vivre.

Nous n'en dirons pas davantage sur les errements de l'ancienne école ; nous la voyons tomber dans le ridicule et le discrédit.

Nous ne contesterons pas néanmoins la nécessité d'amener de bonne heure l'enfant à la lecture; nous ne mettrons pas non plus la grammaire à l'index, mais simplement à sa place. Elle s'intitule l'art de parler et d'écrire, ou l'art des mots. Elle doit donc, d'après le principe énoncé plus haut, ne venir qu'en second lieu, car, en saine pédagogie, la connaissance des mots suppose la connaissance préalable des choses.

Entrons maintenant dans quelques détails pour démontrer comment l'école peut, par l'application d'une méthode rationnelle ramener l'enfant à la réflexion.

Au lieu de le clouer pendant les deux ou trois premières années devant des signes qui ne disent rien à son intelligence et à son cœur, nous le placerons souvent en face des mille objets que renferme la salle d'école. Il en indiquera le nom, le nombre, la matière, la position, la forme, l'emploi, etc.

Puis, nous élargirons, suivant la marche de son développement progressif, l'horizon de ces intéressantes études, en attirant son attention sur les choses qui l'entourent dans la maison paternelle, sur les animaux et les plantes qui se trouvent dans la sphère de ses observations.

Ainsi, l'individualité de l'enfant est respectée ; car c'est bien lui qui pense, qui juge, qui parle. Le rôle du maître se borne à inculquer, à rectifier les idées et à en corriger l'expression.

Il serait oiseux d'entrer ici dans les particularités de la méthodologie, car l'excellent organe de notre association en a fait tout récemment un exposé savant et complet. Nous dirons seulement d'une manière générale que dans l'enseignement de toutes les branches il faut, sous peine de retomber dans l'ornière, appliquer entre autres les principes suivants : 1° L'intuition est le fondement de l'instruction. 2° Le langage doit être lié à l'intuition. 3° L'individualité de l'élève doit être respectée par l'éducateur.

Placée sur cette base qui est la seule vraie, parce qu'elle est naturelle, l'école nous donnera des hommes au jugement droit, capable de penser par eux-mêmes, ayant un caractère propre et ne suivant pas en aveugles le courant de l'opinion publique. Laissons maintenant nos honorables correspondants nous montrer comment elle pourrait former aussi des agriculteurs éclairés et attachés à la terre de nos aïeux.

« Les enfants, dit M. Curti, possèdent en germe le goût de la campagne; c'est à l'instituteur à le développer. Tantôt il les entretiendra du bonheur qu'éprouve la famille, lorsque fatiguée des travaux du jour, elle se réunit le soir quelquefois pour chanter un cantique ou pour témoigner à Dieu sa reconnaissance par de ferventes prières. Tantôt il leur fera admirer par une belle journée, les beautés de la nature ; il leur parlera des espérances dont elle remplit le cœur du laboureur. Lors d'une promenade, il portera leur attention sur la richesse d'une récolte, en leur faisant observer que c'est par une bonne culture qu'on a obtenu de tels résultats...

« Il serait à désirer, dit plus loin le même collègue, que l'instituteur agisse non seulement par ses paroles, mais encore par une certaine pratique, à faire estimer et aimer la profession agricole. Son jardiu cultivé avec soin deviendra le sujet de fréquents entretiens. Il engagera ses élèves à tirer profit, plus tard, de la moindre parcelle de terre, leur parlera des améliorations de l'agriculture, des plantes nouvellement introduites, des assolements, des engrais, etc. » « L'instituteur, ajoute M. Joye, fera bien de s'abonner à un journal d'agriculture et il le passera à ses voisins. Si dans sa bibliothèque, il se trouve quelques manuels agricoles, il les fera lire à ses élèves et en conseillera l'étude aux cultivateurs. » Par contre, il luttera de toutes ses forces contre la diffusion et la lecture des romans. « Ceux-ci, dit M. Mossu, ne font qu'égarer l'imagination. Ils remplissent la tête de projets insensés dont on veut poursuivre la réalisation à tout risque, font grandir l'ambition et voir l'avenir sous les plus belles couleurs. Combien de jeunes gens, imbus d'idées romanesques ont fui la demeure paternelle et le séjour

heureux des champs, pour chercher à la ville la réalisation de rêves impossibles !

« Enfin, dit M. Bondallaz, l'instituteur mettra souvent en parallèle le bonheur, l'innocence et les joies de la vie champêtre, avec l'oisiveté, l'ennui, l'immoralité qu'on rencontre quelquefois dans les villes. Oh non ! s'écrie-t-il plus loin, ne quittons pas nos champs, séjour du bonheur et du contentement, pour les appas des cités, qu'on pourrait appeler avec plus de raison les déboires des cités. »

M. Gremaud désirerait une refonte presque complète de nos manuels classiques dans le sens des besoins agricoles, afin de faire tourner au profit de l'agriculture toutes les branches d'enseignement. Tout en croyant qu'il s'exagère un peu l'importance des manuels, nous pensons que l'indroduction successive de livres plus en harmonie avec la future profession des enfants de nos campagnes, rendrait d'utiles services.

En attendant cette réforme, l'instituteur pourra, par des leçons de choses bien préparées, sur les instruments aratoires, les diverses qualités des terres, les animaux domestiques, etc., suppléer avantageusement à ce qui manque à nos classiques sous ce rapport.

Nous espérons avec M. Bæriswyl que le nouveau livre de lecture prendra largement en considération les besoins de l'agriculture et les vœux du corps enseignant.

## IV. Conclusions.

Afin de résumer et de dégager les idées les plus saillantes exprimées dans les travaux qui nous ont été soumis, nous émettons les conclusions suivantes :

1° L'émigration des campagnards dans les villes contribue puissamment au dépérissement de l'agriculture et à l'extension du paupérisme.

2° Elle est l'indice de maux préexistants plus grands encore, dont les principaux sont : 1° la décadence morale, 2° la désorganisation des familles et 3° le défaut de réflexion.

3° Les moyens les plus efficaces de combattre ce fléau sont : *a)* l'enseignement et surtout la pratique de la religion dans l'école; *b)* l'adoption des méthodes rationnelles dans l'enseignement.

4° Nous proposons ensuite, comme moyens subsidiaires, la persuasion, et, sous forme de leçons de choses ou par la lecture, la diffusion des connaissances agricoles élémentaires à l'école rurale.

5° Dans les communes où l'instituteur possède un jardin, les élèves y seront initiés à la pratique de l'arboriculture et de l'horticulture.

Fétigny, le 15 juin 1881.

A. Renevey, instituteur.